

et une hardiesse que rien ne gêne, ni ne limite, ni ne déconcerte.....

Or, un soir de l'été dernier, pendant une de ces heures d'un calme si pénétrant, si intense et en quelque sorte si vaste qu'il semble que la voûte des cieux recule encore et que l'horizon s'élargisse sans cesse devant le regard, nous nous promenions, une jeune fille et moi, sur la grève du bas Saint-Laurent, là où ses eaux, depuis longtemps épandues dans un lit de plus en plus écarté, commencent à prendre les tons, l'ampleur et les allures des vagues de l'océan voisin, si fertile en tempêtes. La marée montante nous apportait toute espèce d'échos lointains et confus, harmonies sauvages qui s'élèvent du sein des abîmes, pendant que nous contemplions vaguement la grève coupée çà et là de récifs anguleux et tranchants, dont les longues extrémités atteignent jusqu'au pied même des maisons que battent les grandes marées d'automne et de printemps. Tantôt cette grève est semée de traînées éparses de varech abandonnées par le reflux; ailleurs, elle est étendue de galets qui soutiennent d'énormes blocs erratiques apportés là dans des temps inconnus, ou d'innombrables coquillages, rassemblés sur place et pétrifiés ensemble de manière à former de grosses roches isolées que l'on croirait avoir roulé du sommet des promontoires les plus proches; tantôt enfin elle forme des baies ou des anses silencieuses où le promeneur peut à son gré, loin du bruit et des regards, caresser ses longues rêveries ou s'entretenir avec ses souvenirs, ces douces images du passé qui ramènent avec toute leur fraîcheur les illusions disparues.

La jeune fille qui m'accompagnait était de celles que l'on rencontre rarement dans la vie; aussi le souvenir qu'elles laissent en est-il plus durable, parce qu'on ne